

LES MALDIVES

nouvelle publiée dans le journal Okapi (numéro 223, du 1^{er} mars 1981), sous le pseudonyme de Pierre Lalonde. Mon premier texte de fiction. La version que je donne ici est légèrement plus longue que la définitive. Sans doute m'avait-on demandé de ne pas dépasser un nombre déterminé de signes.

Je ne connus pas l'oncle Georges avant mon âge de douze ans. Son nom jusqu'alors n'évoquait pour moi que la mer de Chine où, disait ma mère, il naviguait souvent, et la photo d'un grand barbu qui s'empoussiérait sur la cheminée de la salle, à côté de celle de mes parents. C'était d'ailleurs le jour de leur mariage que la photo avait été prise. Il était reparti le lendemain, promettant de revenir. Il ne revint pas durant treize années. La mer et les bateaux l'avaient fait disparaître de nos vies.

Il y eut bien une lettre, écrite peu après son départ. L'enveloppe était faite d'un gros papier jauni, où l'on voyait encore des fibres de bois. Elle s'ornait d'un timbre tout vert oblitéré à Singapour. La lettre, à l'intérieur, d'une finesse extrême, était parfumée au santal. Je pouvais la reprendre d'année en année, au fond du carton où ma mère conservait les souvenirs : l'odeur encore forte du santal l'emportait toujours sur celles des vieux papiers. Une odeur semblable à celle de l'encens qu'on respire parfois dans les églises. Je fermais les yeux, je respirais.

Je ne me rappelle pas avoir lu la lettre en entier. Mon œil avait accroché quelques bribes de phrases qui se logèrent dans ma tête un peu malgré moi. Georges revenait sur le mariage de mes parents. Il parlait aussi d'une certaine Ornella, chanteuse maltaise rencontrée aux îles Maldives. Il annonçait qu'il viendrait bientôt la présenter. Il ne vint pas et se tut pour de longues années.

Un matin, il débarqua dans nos vies d'où la mer et les bateaux l'avaient fait disparaître. Il embrassa mes parents, annonça qu'il avait posé définitivement son sac, et parla de choses et d'autres comme s'il les avait quittés la veille. Et moi, il me voyait pour la première fois. Très vite, je sus que j'aimerais Georges par dessus tout. Les yeux profonds dans des orbites fiévreuses, cette grande barbe qui lui mangeait le visage me fascinaient. Sa voix avait des sonorités tantôt graves, tantôt voilées que je n'avais jamais entendues. J'aurais passé des heures à l'écouter. Malheureusement, il restait des soirées sans dire un mot. Il se plaisait pourtant à la maison, répondait calmement quand on lui adressait la parole. Simplement, il était absent.

J'allai de plus en plus souvent dans sa chambre. Cinq malles de bois étaient étalées. Georges en retirait pour moi mille trésors. Il me fit cadeau d'une flûte toute blanche fabriquée dans un os de baleine. Il l'avait ramenée d'un campement de pêcheurs perdu dans ce coin de la côte patagonne que gifle le vent. Il m'enseignait la façon d'en jouer. Il savait en tirer des sons aigrelets, amers, où je croyais reconnaître toutes les tristesses des terres qu'il avait visitées.

Il possédait une collection de tabatières en noix de corozo, des sagaies et des masques. Il me montrait des boîtes à musique tout incrustées de nacre, et des oiseaux des îles qu'il avait lui-même empaillés. Il fit cadeau à ma mère de colliers de coquillages qu'elle accrocha au mur de la salle ; à mon père d'un long poignard mauresque au manche finement ciselé. Il possédait des figurines d'ivoire, des amulettes et de longs pagnes. Il me montra un bout de parchemin tout rongé. Il l'avait acheté à prix d'or à un matelot péruvien rencontré près de Bornéo. C'était, disait-il, un morceau d'un livre magique, d'une religion inconnue, capable de procurer le bonheur. Je n'y voyais, moi, que d'étranges signes, sans doute des lettres. Cela ressemblait à des arbres, des flèches, des soleils et des poissons.

Sa chambre fut bientôt un musée. Il y avait pourtant des objets qu'il ne sortait jamais. J'entr'aperçus au fond des malles des carrés d'étoffe richement brodés qui paraissaient très doux au toucher. Mais je n'osais pas l'interroger au sujet de ces étoffes.

Georges n'avait pas de photos. Il vivait avec ses reliques – tous ces objets qui l'entouraient – mais sans images. Dans cet amas de choses inertes, une seule chose bougeait : Vanessa. C'était une tortue longue de quelques centimètres, une toute petite bestiole de rien du tout ! Il en prenait grand soin, veillait jalousement sur sa nourriture et lui parlait comme s'il avait peur qu'elle s'ennuie. Il la posait dans la paume de sa main. Elle y restait blottie, le regardait de ses drôles d'yeux où se lisait une confiance absolue. À force de patience, j'appris à parler à Vanessa. Mais je ne pouvais pas la prendre sans qu'elle rentre aussitôt la tête.

Georges resta plusieurs mois à la maison. Il partait pour de longues promenades au bord de la mer. Il emmenait toujours Vanessa avec lui. Ma mère disait : « Georges, tu devrais trouver du travail ». Mais il restait muet. Un soir, il ne rentra pas pour le repas et j'avais le cœur serré de voir la chaise vide de celui qui était devenu mon ami. J'allai me coucher, mais résolu de rester éveillé pour l'entendre rentrer. J'avais laissé la porte de ma chambre entrouverte. Ma mère l'attendait dans la salle : « Tu bois trop, Georges. Le

rhum te perdra ! » Et lui ne se fâchait même pas. Ce soir-là, il tomba de tout son long sur son lit et pleura, à longs sanglots qui me firent très mal.

Je décidai d'être encore plus souvent avec Georges et Vanessa, qu'il appelait parfois Ornella sans même s'en apercevoir. J'avais du mal à travailler à l'école, car m'on esprit s'absentait de plus en plus. Mes meilleurs copains m'ennuyaient. Je m'envolais vers les Maldives et les grandes plages ensoleillées qu'ombrageait la ligne verte des palétuviers. J'imaginai les pêcheurs indigènes et les requins du large tels que Georges me les avait racontés. Et je voyais la belle Ornella courir sur l'or du sable et se jeter dans l'émeraude de la mer en éclatant de rire. Et j'entendais le bruit que faisaient ses colliers, comme des galets que fait vivre la mer.

Dès que je rentrais de l'école, je courais voir mon ami. J'ouvrais la porte de sa chambre sans bruit. « Entre », disait-il sans tourner la tête. Il était assis au bord du lit, torse nu. Un immense tatouage s'étalait sur toute la surface de son dos. C'était un visage d'homme beau comme un dieu. La barbe et la chevelure étaient des salamandres entrelacées qui paraissaient se dévorer. On dit que les salamandres ne sont pas détruites par le feu. C'est une légende, je crois.

Nous passions de longs moments, en silence, à regarder Vanessa. Je l'aimai bientôt comme lui et elle ne rentrait plus la tête. Je la posais dans le creux de ma main, sous le regard de Georges et disais : « Raconte encore les Maldives ». Il acceptait de parler. C'était toujours pareil : la mer, les coraux, les requins du large et le ciel bleu, très bleu. Et puis, il se taisait. Un jour, je m'enhardis : « Et Ornella ? » demandais-je. « Ornella, Ornella », répéta-t-il. Après un long silence, il se secoua comme au sortir d'un rêve : « Elle n'aimait pas vraiment la mer ». Ce fut tout. Mais je compris qu'il avait très mal et qu'Ornella était en lui une mauvaise fièvre qui le rongait. Il ne savait pas s'en guérir. Je cessai de l'interroger.

Un jour d'Octobre, il rangea toutes ses affaires dans ses malles, les monta au grenier. Il embrassa mes parents, me donna une bourrade et s'en alla. Le démon de la mer l'avait à nouveau saisi. Depuis le fameux soir où il avait pleuré, je savais bien qu'il repartirait, mais j'avais essayé de me le cacher. Je traînai ma tristesse pendant des semaines. Je ne faisais rien en classe. Je faillis même tomber malade et ma mère s'inquiéta. Le temps passa et je finis par me remettre. Je retrouvai la joie des copains. Nous reçûmes une lettre. Georges passait les Dardanelles, à bord d'un cargo turc, et s'en allait en mer

Noire. Il y avait un petit mot pour moi dans lequel Georges m'annonçait la mort de Vanessa : « Je l'ai enterrée dans la mer. Elle y dormira pour toujours ».

Depuis, nous n'avons plus de nouvelles de l'oncle Georges. Je ne suis jamais monté au grenier. Ma mère pense que son frère est mort, ou qu'en tout cas c'est la même chose puisqu'elle ne le reverra pas. Moi, je ne crois pas que Georges soit mort. Peut-être est-il retourné aux Maldives ? Ou bien il navigue vers d'autres îles. Mais je sais qu'il n'y trouvera pas une autre Ornella, et cela me rend triste. Quelquefois, je reprends ma flûte en os de baleine, mais je ne sais pas très bien en jouer.